



**Nadia Maria FILIPPINI, *Generare, partorire, nascere. Una storia dall'antichità alla provetta***

Roma, Viella, 2017, 352 p.

**Giovanna Fiume**

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/clio/17606>

DOI : [10.4000/clio.17606](https://doi.org/10.4000/clio.17606)

ISSN : 1777-5299

**Éditeur**

Belin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2019

ISBN : 978-2-410-01592-8

ISSN : 1252-7017

**Référence électronique**

Giovanna Fiume, « Nadia Maria FILIPPINI, *Generare, partorire, nascere. Una storia dall'antichità alla provetta* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 50 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/clio/17606> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.17606>

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 janvier 2023.

Tous droits réservés

---

# Nadia Maria FILIPPINI, *Generare, partorire, nascere. Una storia dall'antichità alla provetta*

Roma, Viella, 2017, 352 p.

Giovanna Fiume

---

## RÉFÉRENCE

Nadia Maria FILIPPINI, *Generare, partorire, nascere. Una storia dall'antichità alla provetta*, Roma, Viella, 2017, 352 p.

- 1 Depuis les années 1970, les sujets de la naissance et de la maternité ont été longuement et fréquemment abordés par l'historiographie italienne (Giulia Calvi, Marina D'Amelia, Isabelle Chabot, Claudia Pancino, Luisa Accati, Gianna Pomata, Vanessa Maher, Emmanuel Betta, Giulia Sissa, Maurizio Bettini, Giorgia Alessi, etc.) et française (Yvonne Knibiehler, Paul Cesbron, Jacques Gélis, Mireille Laget, etc.). Tous ces travaux en ont révélé les multiples aspects qui renvoient à la condition sociale des femmes, à leur rôle au sein de la famille, au droit qui établit la légitimité ou l'illégitimité des naissances en relation avec la paternité et avec la transmission du nom (et du patrimoine). Ils ont pu montrer qu'étudier ces thèmes signifie se pencher sur les connaissances médicales et anatomiques, sur la procréation et l'accouchement, sans oublier les aspects magico-thérapeutiques du savoir populaire, les pratiques des matrones et des sages-femmes à qui on a longtemps confié les naissances. Mais il s'agit bien sûr aussi d'étudier la culture religieuse et la conception qu'on avait du fœtus et du baptême, les représentations symboliques, littéraires et iconographiques inhérentes à la naissance et à la maternité. Nadia Maria Filippini maîtrise parfaitement cet enchevêtrement complexe d'éléments et en expose savamment les nombreuses clés de lecture. À partir de ses recherches personnelles et d'une très vaste bibliographie, elle réalise une synthèse dont la clarté de l'expression témoigne du souci de vulgarisation. Il en résulte un texte

rigoureusement documenté, assorti d'un appareil iconographique raffiné, en noir et blanc et en couleur, riche de suggestions et de lecture agréable, en mesure d'attirer même des non-spécialistes.

- 2 Le choix d'une diachronie très étendue – de la Grèce ancienne à nos jours – évite le risque de réduire un événement biologique tel que l'accouchement à sa « nature féminine » et, loin d'en faire un phénomène « éternel », permet au contraire d'en évaluer les changements et les moments de rupture qui, autour de la naissance, ont caractérisé la condition féminine. L'accouchement a été « pendant des siècles le champ de batailles invisibles vouées à l'affirmation de primautés discursives, d'hégémonies normatives ou, plus banalement, de hiérarchies professionnelles » (p. 9). Dans ce « champ » se mêlent : 1. les connaissances médicales de l'époque qui en influencent tous les aspects (la position de la parturiente, les remèdes, les techniques de manipulations obstétriques, etc.) gérées par une variété de figures (matrones et sages-femmes, jusqu'aux accoucheurs qui s'imposent au XVIII<sup>e</sup> siècle); 2. les convictions religieuses : la protection de la Vierge et des saints, les reliques et les amulettes, la purification de l'accouchée, l'« animation » du fœtus (autrement dit le moment où il reçoit l'âme par Dieu); 3. les traditions folkloriques : le calendrier lunaire de la gestation, les fringales, le placenta, etc. ; 4. les relations entre femmes sur la scène de l'accouchement et, en général, dans la gestion de la santé reproductive. Le processus de la mise au monde se termine par la naissance qui transforme la femme en mère et engendre, en même temps, un autre être social, dont s'emparent immédiatement la religion et la loi. La religion épure le nouveau-né du péché originel par le biais du baptême et le place sous la protection du saint dont il porte le nom, alors que la loi, en lui imposant le nom du père, l'insère dans une famille, dans une généalogie et lui confère des droits. Mais l'accouchement peut également transformer les femmes enceintes illégitimes en mères célibataires qui exposent leurs nouveau-nés dans les roues ou tours d'abandon des couvents et des hospices. En effet, N.M. Filippini reconstruit les représentations culturelles (religieuses, médicales ou folkloriques), analyse les institutions (scientifiques, religieuses et étatiques), la législation et les acteurs – médecins et sages-femmes, théologiens et femmes infanticides, nourrices et inquisiteurs. Sans jamais adhérer à une vision des femmes en tant que simples victimes, l'historienne les décrit comme des sujets actifs, capables d'élaborer des stratégies, d'exprimer de la solidarité et de la complicité.
- 3 La naissance de l'embryologie, qui est à l'origine de la personnification du fœtus, sujet historique assurément inédit, marque un véritable tournant. Pendant des siècles et jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, « lors de grossesses et d'accouchements à risque, dans les milieux culturels, médicaux et religieux, on tendait à faire passer la vie de la mère avant celle de l'enfant [...] » (p. 111). Le monde chrétien avait accueilli ce principe déontologique, issu du monde gréco-romain, qui permettait, par exemple, d'avoir recours à l'embryotomie, car le fœtus était considéré comme un agresseur potentiel de la vie de la mère. Dès la Contre-Réforme, l'Église s'achemine vers la condamnation de ce genre d'intervention, en raison de l'importance que va acquérir le baptême du fœtus. En outre, au XVII<sup>e</sup> siècle, la révolution scientifique rendait concevable la pratique de la césarienne sur une femme vivante, ce que les médecins et les prêtres avaient auparavant exclu ; l'interdit de détruire l'arbre (la mère) afin de sauver le fruit (le fœtus) disparaît progressivement grâce à l'affirmation d'un État qui se montre plus sensible à l'égard du citoyen non né et favorable à des politiques natalistes (la richesse

des nations se fonde tout d'abord sur leur population) et grâce à l'institution d'une police médicale opérant contre les avortements, les infanticides et les matrones « ignorantes » et superstitieuses. À cela s'ajoute l'intérêt que l'Église porte au baptême des enfants encore enfermés dans le ventre de leur mère et qui se traduit en la pratique extrême d'administrer ce sacrement à tous les fœtus avortés, y compris à ceux des premiers mois de la grossesse. L'utérus de la femme était surveillé à la fois par les prêtres, à qui on avait dispensé une formation pour pratiquer au besoin la césarienne, et par les médecins, dont le contrôle sur l'accouchement devient envahissant. Ainsi, le corps de la femme se transforma en un « lieu public », selon la définition de Barbara Duden.

- 4 C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que se produit une autre césure importante caractérisée par la prééminence de l'accoucheur sur la sage-femme : désormais sa formation professionnelle se tiendra dans des écoles d'obstétrique spécifiques, à l'intérieur des hôpitaux. En même temps, on inaugure des hôpitaux consacrés à l'accouchement, où a lieu la médicalisation de la naissance. Dans ces maternités, conçues aussi pour endiguer les infanticides, on accueillait les femmes enceintes illégitimes – domestiques, couturières, paysannes pauvres, séduites et abandonnées – et on les soumettait à la césarienne, même si cela signifiait leur mort certaine – la mortalité par septicémie atteignait 76 % des patientes. En effet, elles étaient sacrifiées au nom du salut physique et spirituel du fœtus. Dans ce contexte, les jeunes médecins pouvaient expérimenter cette pratique chirurgicale.
- 5 L'intérêt de l'Église pour le baptême (entre 1880 et 1900 encore, le Saint Office s'est prononcé maintes fois pour préserver la vie du fœtus), de l'État pour le citoyen non né et de la médecine pour la pratique de la césarienne contribuent à l'émergence du modèle de la mère oblatrice, prête à sacrifier sa propre vie lors d'un accouchement à risque. L'enfantement se politise. Au XX<sup>e</sup> siècle, on voit par exemple la politique nataliste du fascisme, accompagnée, en 1930, par l'encyclique *Casti connubii*, qui réaffirme le caractère sacré du mariage et le but procréatif de la sexualité, alors que, dans les pays protestants, se répandent le divorce et le contrôle des naissances. Entre 1920 et 1970, on assiste à un changement radical de la culture de l'accouchement, déplacé dans les hôpitaux, et à la diffusion de la contraception : le lien indissociable entre sexualité et reproduction se brise. Dans les années 1970, dans plusieurs pays européens la législation donne enfin aux femmes la possibilité d'interrompre légalement la grossesse, qui était l'un des objectifs longtemps revendiqués par le mouvement féministe. Les technologies pour la fécondation assistée sont à l'origine d'une autre rupture fondamentale du lien entre sexualité et reproduction : l'acte sexuel n'étant plus nécessaire pour procréer, le rapport entre parentalité et filiation se brise aussi (si les ovules, les spermatozoïdes et l'utérus peuvent appartenir à des donneurs différents, à qui l'enfant appartient-il ?).
- 6 La longue histoire de la naissance montre comment ses transformations mettent en jeu les formes sociales dans lesquelles elle s'insère, c'est-à-dire la famille comme organisation socialement consacrée à ce but et comme lieu d'appropriation du ventre de la femme. Le droit l'a sanctionné de plusieurs façons différentes, en déclinant autorité paternelle et minorité féminine ou en utilisant la filiation légitime comme principe ordonnateur. C'est au sein de la famille que se réalisent la naturalisation des femmes et leur exclusion de la sphère publique, autrement dit leur minorité sociale et

politique, tandis que la dévalorisation de la maternité corporelle conduit jusqu'à la dénatalité actuelle.

- 7 Dans ce livre, il y a un grand absent : le père (et ici il faut renvoyer à Jean Delumeau, Daniel Roche, Anne Verjus, etc.). Les sociétés construisent socialement – à la Bourdieu – non seulement les genres, mais aussi leurs relations et conditionnent les hommes et les femmes dans l'accomplissement des rôles maternels et paternels, selon des termes socialement déterminés et fortement contraignants : la normativité fait en sorte qu'on stigmatise celui ou celle qui ne se conforme pas au modèle. La violence normative d'un modèle social masculin s'opposant au féminin impose des limites et des privations aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Les hommes, malgré les privilèges qu'on leur réserve encore, commencent à peine à définir un modèle de père affectif, qui participe au *childcare* et jouit des congés de paternité : la perte de la primauté dans la hiérarchie des sexes, au sein et en dehors de la famille, en a profondément secoué l'identité sociale et les désirs.
- 

AUTEUR

GIOVANNA FIUME

Université de Palerme